d'innovation qui menace d'altérer sensiblement l'idiôme national qui semble tourner rapidement à l'anglification. On ferait un dictionnaire des termes parasites que notre langue emprunte journellement à une autre, sans qu'il y ait nécessité que cela soit. Citons pour unique exemple *civilien*, un de ces mots tirés de l'anglais en grand nombre ; il ne diffère pas de *séculier*, homme du monde, qui existe dans notre vocabulaire.(*) Nous devons donc toute l'attention possible à prévenir ces empiètements nuisibles en évitant l'emploi des termes étrangers, en ne faisant usage que de ceux qui font partie de la langue qui n'est elle-même belle et gracieuse que dans sa simplicité native.

F.

[Ayant par mégarde donné place à la communication d'un sot, nous devons insertion à la *réponse* de Bocage ; mais nous conseillons aux écrivailleurs qui voudraient continuer cette folle discussion de rengaîner leur plume ; car le public s'occupe fort peu des sottises de quelques individus qui généralement ne font que mieux nuire en relief par la maladresse des amis qui veu'ent prendre leur défense.]

CHRONIQUE DE LA CAMPAGNE.

Mr. le Rédacteur,

Un correspondant de votre dernière feuille, qui a l'humilité de s'affubler du manteau de la sagesse, nous porterait à croire tout simplement que le mensonge, l'esprit de haine, de vengeance sont les attributs essentiels du sage. Une telle doctrine est susceptible des conséquences les plus funestes ; elle renverse et bouleverse de fond en comble toutes les idées que nous avions de la sagesse..... Poursuivez, sage, poursuivez vos découvertes, et vous irez bientôt vous asseoir à côté des sept *sages de la* Grèce. Auparavant cependant permettez-moi de mettre votre doctrine à l'épreuve et de vous faire quelques questions. Vous semblez dédaigner " un jeune marchand, d'une naissance commune, qui n'est pas même le fils d'un bachelier. " En cela votre sagesse diffère des autres sages qui, eux, toujours et en tout temps ont honoré la pauvreté de leurs hommages et l'ont même pratiquée. Les autres sages posent en principe que la plus belle noblesse est non celle qui n'a d'autres titres à offrir que des monceaux d'or et d'argent et de vieux parchemins rongés des vers, mais bien celle fondée sur l'honnêteté, la probité, l'industrie et la modestie, en un mot sur une conduite irréprochable. Pourquoi donc, vous, rejettez-vous ces axiômes ? ils ne sont donc plus de saison, ils ont donc vieilli..... cela peut-être ; l'esprit humain se perfectionne toujours, disent les Panthéistes. Le bon sens nous dicte tout naturellement qu'une fortune quoique médiocre acquise par le travail et l'industrie de celui qui la possède, vaut mieux que les millions que l'on tient d'un aïeul ou d'un parent qui les a peut-être extorqués à la *fortune* même. Dans votre sagesse vous avez décidé le contraire, il faut y souscrire. Ce jeune homme n'est pas *riche*, dites-vous ; oui, mais il le deviendra si les chances ne manquent point à son industrie. Vous qui parlez de naissance, êtes-vous donc sorti de la cuisse de Jupiter ou du cerveau de Minerve ?

Mais permettez-moi de vous dire que si vous avez péché contre la sagesse et contre la vérité " on a voulu attenter à l'honneur " &c. Retranchez tout ce paragraphe du livre de la sagesse. Les quatre garçons d'honneur n'étaient pas deux étudiants &c. mais bien un Notaire, un étudiant en droit, fils de seigneur, un fils de marchand et un tailleur : nos demoiselles, comme c'est toujours le cas, les ont accueillis à bras et à cœur ouverts. Vous voilà donc dans l'erreur, *sage*. Il est bien vrai qu'on a peut-être aussi outrepassé les moyens des deux parties ; mais pour cela la sagesse doit elle emprunter le langage menteur. Quand un sage parle on doit s'attendre à voir sortir de sa bouche des conseils, des avis, des réprimandes, mais sans fiel, sans amertume, sans ces diatribes flétrissantes. A votre tour mettez-vous sur les bancs, que je prêche aussi : sage, quand vous voudrez convertir le public, rappelez-vous que rien n'est beau que le vrai " qu'un sage doit parler le langage de la sagesse ; un langage de douceur, de noblesse et d'impartialité ; rejeté comme indignes de sortir de sa bouche, ces petites marques de pédanterie, d'esprit de parti, de vengeance que des ignorants mêmes ne donneraient qu'en rougissant. N'oubliez jamais que la vérité, la seule vérité doit guider le censeur ; que les agrémens, les pointes mêmes dont il est permis d'envelopper la satire ne doivent en rien affaiblir le vrai ; sans cela on dirait avec le poète français :

Tel souvent fait l'habile et nous traite de fous,
Qui sous le nom de sage est le plus fou de tous.

Maintenant mon sage, couvrez-vous, reprenez votre fauteuil doctoral, moi je me tais et m'enfuis dans mon

BOCAGE.

Mr. le Rédacteur,

Etant à la campagne le printemps dernier, un Dimanche au soir me promenant avec un de mes amis, nous entendîmes la conversation suivante que j'ai retenue autant que j'ai pu pour vous la communiquer aussitôt de retour. Mais n'ayant pas eu le temps de le faire plus tôt et c'est que je me propose de faire dans cette petite correspondance, et j'ose me flatter que vous me ferez l'honneur de l'insérer dans le coin le plus retiré de votre feuille. La conversation était entre deux voisins, Jean et Pierre. Le premier s'était toujours conduit comme un canadien anglifié et méprisait son voisin Pierre, car celui-ci était toujours habillé d'étoffe du pays, et lui, en drap fin d'Angleterre ; autre bonne raison de le haïr : il pouvait se passer des services de Pierre. Mais ce printemps il fut obligé de recourir à lui pour avoir de quoi semer sa terre.- Nous pûmes entendre la conversation suivante : — " Il fait beau Pierre." Celui-ci le reçoit comme d'ordinaire avec la politesse des habitans canadiens : — Oui c'est un temps charmant.

Jean.—Crois-tu qu'on va avoir du beau temps pour les semences ?

Pierre.—Il faut espérer qu'on en aura.

Jean.—Il faut te dire ce qui m'amène ici. Je suis venu te demander si tu pouvais me prêter une p rie de blé pour mes semences ; je n'ai pas un minot de grain, et n'ai pas le sou pour en acheter, je suis bien en peine de savoir comment semer ma terre.

Pierre.—Quoi ! tu me surprends beaucoup ; je pensais qu'un homme qui était si bien habillé en drap avait de quoi semer sa terre. Si tu étais habillé comme moi en étoffe du pays tu ne serais pas obligé d'avoir recours à tes voisins, moi j'élève beaucoup de moutons et de vaches ; ils engraissent ma terre, et avec la laine je fais de l'étoffe plus qu'il ne m'en faut ; ce qui me reste, je le vends ; cela me donne un peu d'argent que je conserve pour le printemps pour engager des hommes capables de cultiver ma terre. Crois-tu par exemple que je ne suis pas aussi propre dans mon habillement ? non ce n'est pas cela que je porte c'est de l'étoffe du pays ; c'est tout dire si cette étoffe était faite en Angleterre : ce serait beau et bon ? Le printemps tu t'endettes pour semer ta terre et de plus tu emploies des enfants pour la cultiver ; et ce qu'il y a de plus ruineux c'est que tu es toujours derrière eux à leur crier : Dépêchez vous et ils vont à la course et ne font rien de bon.

Jean.—Tu as raison, mais on paie l'étoffe plus cher que le drap.

Pierre.—Comprends donc, Jean, qu'il vaudrait mieux payer l'étoffe double prix, car l'argent ne sortirait pas de la province ; et quand même ce ne serait seulement que pour l'encouragement de la fabrication canadienne, cela est assez.

Jean.—Je vois que tu t'y entends mieux que moi.

Pierre.—Tu as trois chevaux qui te sont moins utiles qu'une paire de bœufs et un cheval, car tes chevaux vont trop vite pour labourer.

Jean.—Tu as raison ; mais cette année ce ne sera pas de même.

Pierre.—Tu entends Jean, si tu veux changer de conduite je ferai pour toi tout ce qui sera en mon pouvoir.

Jean.—Tu peux compter sur moi pour cela.

Pierre.—Si tous les cultivateurs faisaient comme moi on n'entendrait pas les marchands prononcer ce mot d'habitant avec tant de dédain.

Jean.—Dis-moi donc comment tu fais pour hiverner tant d'animaux ?

Pierre.—La raison en est bien claire : j'ai trois arpents de terre que je sème toujours en patates et navets, ce qui me donne depuis huit cents à mille minots ; de sorte que j'en donne à mes animaux tout l'hiver.

Jean.—C'est un bon moyen pour les tenir gras ; et cela à bon marché.

Comme il était tard, nous quittâmes ces lieux, laissant nos deux habitans continuer leur utile conversation. En vous en donnant un court aperçu, Mr. l'Editeur, je n'ai pas prétendu recueillir pour vous ou vos lecteurs un futile jeu d'esprit, mais seulement montrer que si par malheur quelques uns de nos cultivateurs sont entraînés hors de la saine route par un faux orgueil, la nécessité, aidée des conseils et de l'exemple des hommes de bon sens dont nos campagnes abondent, les y ramène bientôt. Je vous ai rapporté la chose sans ornement et dans toute sa simplicité afin que ceux qui aiment à suivre les bons conseils que la presse publique leur donne n'aient point pour prétexte de les négliger que mon récit est un conte fait à plaisir.

En insérant ce qui précède vous pourrez non seulement servir la cause de nos bons habitans mais encore obliger un de vos plus assidus souscripteurs

CANADIENS.

Mon cher l'antasque.

Je me fais de tems à autre l'honneur de vous écrire, non que je veuille être écrivain, suivant l'acception glorieuse attachée à ce mot, mais avec l'humble ambition de contribuer s'il se peut à l'extirpation des ridicules sociaux si fréquens de nos jours. Pose aussi moi, à l'instar de mes maîtres en ce genre, éparpiller quelques faibles traits dans la mêlée. Je les lance avec courage espérant que, s'ils n'atteignent pas le but, il peuvent du moins l'indiquer à d'autres plus habiles. La censure qui s'attache à de tels objets ne paraît que plausible, et l'effet en est toujours sûr quand elle s'adresse à des individus dont le cœur est encore droit bien que leur tête soit folle, je veux dire ceux qui ont le tort ou le malheur de se laisser entraîner par une excessive présomption en dehors des limites du naturel et du vrai. Ces pauvres originaux que tout le monde plaint, avec raison, et dont tout le monde aussi se moque, sont peut-être les seuls à ne pas se douter du discrédit qu'ils jettent incontinent sur eux-mêmes et sur leur ayeur. Mais s'ils sont incorrigibles, si les représentations amicales qui leur sont charitablement faites demeurent absolument sans effet, c'est alors, ce me semble, à la presse de les éclairer, de les venger, pour ainsi dire, d'eux-mêmes et de les rendre ce qu'ils n'auraient jamais dû cesser d'être : polis sans affectation, manifestes sans pédanterie, assez amis de leur nation pour ne pas rougir de la tancer, et réconciliés les sentimens qui font le citoyen. Avec moins que cela l'on peut être passable à certain dégré, mais quiconque n'aurait pas au moins l'empreinte de quelqu'une de ces marques distinctives entre le pédant et l'homme bien élevé, doit songer à être tout du bon le catéchisme de la bonne société, à moins qu'il ne préfère partager aux yeux du public, avec celui dont je vais vous entretenir, un lot immense de ridicule ; car entre eux l'assimilation serait parfaite. Vous allez le voir.

L'individu dont je veux parler a pris pour maître Hippocrate, et aspire à l'honneur d'un titre professionnel qui lui assignera bientôt une place parmi les savans de la Faculté. Je ne sais quels traités progénitrices sous la sélenium ont pu lui monter l'imagination au point de se croire quelque chose de plus qu'un simple mortel, mais j'ai voulu vous donner au préalable une idée de son éducation, afin que l'on aperçoive mieux de quelle façon il en profite. Je passe au fait. M'ayant abordé l'autre jour, sans aucun des préliminaires de la politesse commune : *Mon cher, me dit-il avec emphase, you know very well that a young gentleman who expects to become a member of the faculty, must put the french language I am aside because it is too vulgar, although I am a canadian yet I cannot say other wise*(*)

Je voudrais en citant cette phrase de si bon goût, qui traduit une aussi noble pensée, oublier que son auteur ne doit être qu'un mauvais citoyen.

Il y aurait honte au plus ignorant d'afficher un pareil dédain pour sa langue maternelle ; que n'est-on pas en droit de penser de l'homme *éclairé* qui s'en fait gloire ! Mépriser ainsi son idiôme, cet idiôme, la gloire de la civilisation moderne et que de grands génies ont tant illustré ! C'est que le fait le *membre futur de la faculté* n'est pas bien à ne un fort grand génie ! Il devra donc affectivement s'abstenir de parler de cette langue s'il ne peut en faire usage que pour mettre au jour des conceptions aussi sottes.

Il faut souhaiter, pour l'honneur de l'habile *membre de la faculté*, qu'il aura désormais la délicatesse de se contenir dans les bornes et qu'il cessera d'insulter aux sentimens de son ami d'enfance qui aimant de prédilection la langue de leurs pères et qui détestent le monstre de l'anglification.

UN CANADIEN

Mr. le Rédacteur

QUESTION AUX SAVANTS.

Plan et *Projet*.

Je ne suis qu'un ouvrier, et je n'en vante, qu'un typographe et je m'en glorifie ; car sans doute on peut se glorifier d'appartenir au corps dont sont sortis Franklin, Béranger et Hippolyte Moreau ; si tu veux si vérole de la gloire à celui qui appartient à une famille de savants Mais, comme je ne sus pas tout à-fait un Franklin, on peut me pardonner de faire une question aux savants. Or, ce qui m'occupe c'est de savoir si *Plan* et *Projet* ne signifient pas la même chose dans certain cas ? Le *Plan* d'une constitution est, il n'y a pas à en douter, le *Projet* de cette constitution, puisque c'est d'après ce plan adopté que nous donnons des jéjen ens qui doivent régir une société ou un état. Si donc on adopte le *Plan* on adopte le *Projet*, puisque dans cette acception ces mots sont synonimes, c'est à dire aussi synonimes que deux mots tirés grecs peuvent l'être. Et, par conséquent, si on se trouvait à avoir la constitution dont on aurait adopté le *Plan*, on se trouverait de même lié en adoptant le *Projet*. Voilà mon idée.

Mais comme récemment j'ai entendu souvent dans un discours qu'en adoptant le *plan* d'une constitution on se trouvait lié, mais qu'en adoptant le *projet* on ne l'était pas, j'ai cru que quelques savants voudraient bien examiner cette question, et me faire connaître l'un décision

J'ai deux dictionnaires sous la main qui me disent,

Le premier.—Par Mr. A. Frenet membre de la soc été grammaticale de Paris, et auteur de plusieurs ouvrages d'instruction.—1835.

PLAN, s. m. dessin d'architecture ; *projet* ; s. plat et uni.

PROJET, s. m. dessein de faire ; première pensée.

Le second—Le Dictionnaire des ques de la langue française avec des exemples tirés des meilleurs auteurs français, et des notes puisées dans les manuscrits de Rivarol, 2e. édition, publié mis en ordre par quatre professeurs de l'université. Paris, 1829

PLAN, s. m. T. de math. et d'esprit. Surface plane ; surfaice plate, sa représentation ; délinéation, dessin d'un bâtiment, d'un ouvrage en général.—*T. de peint.* objets supposés comprisentre deux distances en profondeur. *Premier, second plan.* Fig. PROJET d'un ouvrage d'esprit, ordonnance de ses parties. *Je m'en forme déjà (d'une Enéide.) le plan audacieux.* (Boil.)—PROJET fait à pour quelque chose que ce soit. *Plan d'une campagne militaire, d'une négociation ; plan de conduite. Les alliés n'avaient point de plan fixe et arrêté* (Voit.)

(*) Vous savez fort bien qu'un jeune monsieur qui aspire à devenir membre de la faculté doit mettre de côté le français, car cela est trop commun ; bien que je sois canadien moi-même je ne puis cependant dire autrement